

Arioso ou le scandale qui n'a pas eu lieu

Lise Noël

Volume 24, Number 4 (142), July–August 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30336ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Noël, L. (1982). Review of [Arioso ou le scandale qui n'a pas eu lieu]. *Liberté*, 24(4), 84–87.

Chronique de l'intolérance

LISE NOËL

Arioso ou le scandale qui n'a pas eu lieu

Le 31 janvier dernier, la télévision de Radio-Canada présentait, dans le cadre de ses *Beaux dimanches*, une dramatique de Louise Maheux-Forcier intitulée *Arioso*, dramatique dont le thème traitait de l'amour profond qui unit deux jeunes femmes. Bien qu'il s'agît de deux sœurs (Sandra ayant été adoptée par la mère de Julie), le caractère explicite de certaines scènes ne laissait aucun doute sur la dimension sexuelle de leur relation.

Après avoir refusé *Arioso* une première fois en 1973, Radio-Canada avait donc décidé, neuf ans plus tard, d'emprunter la voie du risque en permettant au réalisateur Jean Faucher de mettre en scène un sujet tabou. Malgré la timidité de la publicité que fit la télévision d'Etat à la pièce, cette première vaut d'être soulignée.

La réaction du public ou, plus exactement, son absence de réaction ne manque pas d'étonner non plus: pas de tollé de protestations, ni de levée de boucliers! Sur les 449 appels que reçoit Radio-Canada, 390 marquent une approbation. Quant aux autres, la plupart lui tiennent surtout rigueur d'avoir présenté *Arioso* à une heure d'écoute jugée familiale (en l'occurrence 21h30...). Une reprise de l'œuvre est même envisagée «à la demande générale». Sur la soixantaine de lettres qui parviennent à l'auteure, toutes, sauf une, se déclarent favorables. Un reproche précis est formulé dans la lettre dissidente: en faisant mourir Sandra dans un accident de voiture qui laisse en outre Julie infirme et à la merci d'un Laurent jusqu'alors évincé, Louise Maheux-Forcier a, croit-on, consacré le triomphe du patriarcat.

C'est autour de cette problématique que tourne le court

débat qui prend ensuite place dans les pages culturelles du *Devoir*; Jean Basile y rédige par ailleurs une critique fort positive de la pièce. Dans *La Presse*, Louise Cousineau taxera cependant cette dernière d'«œuvre insignifiante» et de «mièvrerie lassante»: en négligeant de mesurer l'impact de la réprobation sociale sur le jeune couple, l'auteure a, selon elle, montré de belles poupées mais non pas deux femmes réelles. Les critiques ne portent donc pas tant sur le caractère tabou du sujet que sur la meilleure manière de lui rendre justice. Les rapports entre l'esthétique et la morale dont, en 1964, on avait débattu dans *Relations* à la suite de la parution du premier roman de Louise Maheux-Forcier, *Amadou*, semblent laisser indifférent le public qui a regardé *Arioso*.

Mais si l'homosexualité féminine n'est plus tabou, sa dimension plus spécifiquement sexuelle n'en continue pas moins de choquer certains gens. Une majorité d'auditrices de l'émission radiophonique de CKVL «La bête et la belle» enregistrent auprès de Jacques Matti et de Hélène Fontaine un net désaccord avec la dramatique de Radio-Canada. C'est pourtant dans la même proportion qu'après avoir vu au canal 10 le film «Une question d'amour», elles s'étaient, quelques jours plus tôt, montrées solidaires d'une mère homosexuelle à qui une cour américaine retirait la garde de son enfant au profit du père!

Les réactions négatives à *Arioso* ne semblent toutefois pas avoir eu de suites majeures et soutenues. En un mot, le scandale n'a pas eu lieu.

Le public des téléthéâtres est sans doute relativement restreint et plus averti. Mais peut-être faut-il aussi imputer cette absence de scandale à un progrès réel de la tolérance. Depuis dix ans, en effet, la télévision américaine tente, sous la pression du mouvement de libération gaie, de bannir de ses ondes les stéréotypes réducteurs et d'accorder désormais sa place à une minorité dont elle a longtemps nié l'existence. Des personnages homosexuels apparaissent occasionnellement dans des séries comme *M.A.S.H.* et *Lou grant*, ou régulièrement dans celles de *Soap* ou de *Love, Sidney*, par exemple. Des documentaires ou des films leur sont consacrés, entre autres *Sergeant Matlovitch versus the U.S. Air Force* et *A Question of Love*. Les menaces de boycottage par la «majorité morale» prouvent négativement une percée certaine.

La télévision québécoise ne fait pas exception: si la présentation de films équivoques au canal 9 ne permet guère de pavoiser et si le côté stéréotypé du Christian de *Chez Denise* suscite quelques réserves, il faut se réjouir de voir le canal 10 inscrire à sa programmation *Une question d'amour* et Radio-Québec, *La confusion des sentiments* (d'après l'excellent roman de Stefan Zweig). La présentation d'*Arioso* par Radio-Canada se situe dans ce contexte.

La télévision leur ayant préparé le terrain, une pléthore de films envahit maintenant les écrans de cinéma: après le grand succès français *La Cage au folles* (I et II), des productions comme *Making Love*, *Personal Best*, *Victor / Victoria* et *Partners* se disputent l'attention bienveillante du public. Sans échapper toujours aux clichés et tout en profitant d'un filon devenu rentable, elles ont le grand mérite de dire ce qu'on a longtemps tu; ce faisant, elles apprivoisent une opinion publique qu'elles rendront, une fois passé le choc initial, plus réceptive aux effets à long terme d'une nécessaire entreprise de démystification.

Une constante demeure: la télévision et le cinéma font la part plus large à l'homosexualité masculine qu'à la féminine. Si la première choque davantage, la seconde paraît moins prise au sérieux, comme d'ailleurs la sexualité féminine en général. Le fait est connu de la pornographie et de la littérature hétérosexuelles qui mettent l'érotisme lesbien au service de l'homme, en le présentant comme une sorte de préliminaire à la «vraie» relation avec lui. (1) Les législations allemande, française et anglaise qui ont puni l'homosexualité masculine n'ont-elles pas ignoré celle des femmes?

Arioso a peut-être «bénéficié» de cette indifférence méprisante et la question de Louise Cousineau demeure qui se demandait si la caméra eût été aussi révélatrice dans le cas de deux hommes... Le ton intimiste et poétique, qui donne à l'œuvre son charme, aura donc dans le même temps bien pu en désamorcer l'élément explosif, en conférant aux rapports entre les deux femmes une sorte d'aura irréaliste.

La mort de Sandra a fort probablement contribué aussi à atténuer, aux yeux du public, le caractère subversif de leur bonheur, et cela d'autant plus que l'infirmité de Julie semble devoir permettre à Laurent de la posséder enfin: l'égarement une fois chèrement puni, tout rentrerait alors dans l'ordre. Bien

qu'une lecture attentive de la pièce ne laisse pas de doute sur la fidélité profonde de Julie à la morte, l'impression d'une défaite paraît être demeurée chez plusieurs téléspectateurs et téléspectatrices, dont une critique d'expérience comme Louise Cousineau.

Force est de constater que la littérature et le cinéma ont systématiquement «tué» leurs personnages homosexuels, lesquels ont disparu dans une hécatombe d'accidents, de suicides et de meurtres... (2) A moins qu'ils n'aient été eux-mêmes les auteurs sinistres de crimes inqualifiables. Le seul fait d'être lesbienne ne constitue-t-il pas un motif de soupçon dans les romans d'Agatha Christie?

Qui fréquente le moins l'œuvre de Louise Maheux-Forcier ne peut cependant la taxer d'un tel calcul: ses textes frémissent tous d'une hantise personnelle de la mort qu'elle perçoit comme l'instrument de la fatalité. Cette obsession se conjugue aux leitmotifs de l'amour entre deux sœurs et de la nostalgie de l'enfance. *Arioso* en constitue l'ultime synthèse. Délicat poème d'une chantre de la tolérance, cette dramatique doit donc souffrir l'odieux d'une confusion paradoxale avec les œuvres d'une tradition qui a longtemps utilisé les mêmes thèmes pour entretenir l'oppression.

Pour ceux et celles qui ont regardé *Arioso* à travers le prisme des anciens stéréotypes, il n'y aurait donc guère eu matière à scandale: «Tout ce qui est mort est acceptable», déplorerait Jean Basile.

Le vrai scandale réside probablement là.

(1) Voir Jean-Pierre Jacques, *Les Malheurs de Sapho*, Bernard Grasset, Paris, 1981. Entre autres: «La femme n'est pas créatrice, affirme Maupassant après tant d'autres: créerait-elle un vice? Le péché de Lesbos n'est pas un vrai péché. Et on a du mal à le prendre au sérieux» (p. 264).

(2) Rule, Jane, *Lesbian Images*, Doubleday & Co., New York, 1975 et Russo, Vito, *The Celluloid Closet. Homosexuality in the Movies*, Harper & Row, New York, 1981.